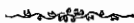



UNIVERSITÉ DE LIÈGE.



**RÉOUVERTURE SOLENNELLE DES COURS.**

ANNÉE 1864-1865.



**DISCOURS INAUGURAL ET RAPPORT DU RECTEUR**

M. A. SPRING.



**PROGRAMME DES COURS.**



**DISPOSITIONS RÉGLEMENTAIRES.**



**LIÈGE**

IMPRIMERIE DE J. DESOER, LIBRAIRE



1864.

# DES BASES LITTÉRAIRES ET MORALES

DES ÉTUDES MÉDICALES.



## DISCOURS INAUGURAL

Prononcé à la Salle Académique de l'Université de Liège, le 17 octobre 1864

PAR

M. A. SPRING

Recteur sortant.

MESSIEURS ,

L'édifice qui nous abrite en ce moment porte à son frontispice les mots : *Universis disciplinis*, inscription ingénieuse autant qu'elle est simple. Et pourtant je me suis souvent demandé si elle caractérise suffisamment la mission qui est dévolue à l'Université.

Cette institution ne serait-elle réellement qu'un Panthéon où toutes les sciences auraient leurs autels? un temple consacré à tous les cultes? un lieu où l'on aurait réuni ce qui était épars?

Où son caractère propre serait-il plutôt de cultiver et d'enseigner les sciences dans leur universalité, abstraction faite des limites et des formes que pourraient leur imposer le temps, les lieux et les utilités particulières?

C'est un peu cela; mais ce n'est pas tout

Le mot Université a un sens historique. Tel que le moyen-âge l'a conçu et tel que l'âge moderne l'a accepté, il signifie, en outre, la réunion organique de facultés ou écoles particulières en un corps d'un ordre supérieur, leur imposant des lois uniformes et leur distribuant la vie d'une source commune. L'Université n'est pas une simple *agrégation*; elle est un *organisme*. Elle est l'expression réelle de cette vérité antique que toutes les branches d'études sont solidaires comme toutes les facultés de l'intelligence, parce que, comme disait naguère le ministre d'un grand pays voisin, elles tirent d'un tronc commun la sève qui les nourrit et les féconde.

J'ai l'honneur d'appartenir à la faculté de médecine. Dans cette position, j'ai souvent déploré certaines tendances *anti-universitaires* qui se manifestent de nos jours. Se laissant entraîner plus qu'il ne le faudrait par l'esprit utilitaire de l'époque, et se glorifiant des progrès réalisés à l'aide des sciences physiques et chimiques, la médecine, on ne saurait se le dissimuler, cherche à se détacher du tronc commun des branches d'enseignement; elle se détourne de plus en plus des études littéraires, historiques et philosophiques.

Profondément convaincu, cependant, que cette tendance est mauvaise, et considérant que celui qui a l'honneur de porter la parole dans ces solennités académiques assume un devoir grave de direction, surtout envers la jeunesse qui l'écoute, j'ai choisi pour sujet de ce discours : *les bases littéraires et morales des études médicales*. Ce choix m'a paru justifié surtout au moment où, déposant la toge rectorale, je dois la transmettre à un digne représentant de l'une des facultés qu'on a appelées littéraires par opposition aux facultés scientifiques.

Le sujet a été traité si souvent avant moi qu'il pourrait paraître banal. Cette considération, néanmoins, loin de me repousser, m'attire. Ne prouve-t-elle pas à la fois et l'importance de la question et la difficulté de la faire pénétrer dans les convictions? Ne sont-ce pas les choses utiles qui ont besoin d'être redites le plus souvent?

Ne craignez d'ailleurs pas, Messieurs, de devoir écouter de nouveau ces arguments extérieurs et d'usage commun dont vous avez depuis longtemps reconnu l'insuffisance. Je ne parlerai particulièrement ni de l'utilité du latin et du grec, ni des ressources que présentent la logique et la psychologie; je ne m'arrêterai même pas aux études historiques, ni à la lecture des pères de la médecine. Tout le premier, je conviens qu'il est possible de bien diagnostiquer une lésion pulmonaire ou de pratiquer convenablement l'amputation d'un membre sans avoir passé par la faculté de philosophie et lettres, ou sans avoir lu les vers dans lesquels le vieux Homère exalte les services rendus au siège de Troie par le chirurgien Machaon et par le médecin Podalyre, quoique Xénophon en dise déjà qu'ils étaient aussi experts en l'art oratoire qu'en médecine militaire. Mon intention est de pénétrer dans le fond du sujet et de mon-

trer quelques liens intimes par lesquels l'*art salubre* tient aux conquêtes les plus pures de l'intelligence et aux plus nobles créations de l'inspiration littéraire.

La question est entre les sciences et les lettres ; elle se rattache à ce qu'en langage administratif on a appelé la *bifurcation*. L'instruction scientifique suffit-elle à l'étude et à l'exercice de la médecine ? ou l'instruction littéraire doit-elle y être jointe nécessairement ? Voilà ce que je me propose d'examiner.

Il serait inouï et, certes, loin de ma pensée, de paraître vouloir abaisser en rien le prix qu'ont, pour les études médicales, les mathématiques, ainsi que les sciences physiques et naturelles. Mais ce que j'ose d'abord soutenir hautement, c'est que ces sciences elles-mêmes ne sauraient être bien apprises sans une certaine somme de connaissances littéraires, et ensuite, que ces connaissances sont particulièrement indispensables à ceux qui abordent les études médicales.

Étudier, s'est s'éclairer aux lumières de la tradition orale et écrite. Le langage en est donc la première condition, et la condition la plus générale, n'importe l'objet de l'étude. Qui oserait nommer une science qu'on pourrait enseigner en langage non cultivé, c'est-à-dire dans une langue à laquelle le culte des belles-lettres n'aurait pas déjà donné la souplesse, la précision et l'abondance ? Aussi longtemps que nos langues modernes n'étaient pas devenues littéraires, le latin pouvait seul être employé dans l'enseignement des sciences et de la médecine, et il est remarquable de voir qu'il s'est le plus longtemps conservé, comme langue scientifique, précisément chez les peuples où la fleur des belles-lettres s'est épanouie le plus tard.

Et le latin n'y a même pas suffi. Il lui manquait encore cette richesse de mots et cette flexibilité de formes qu'exigent les sciences. C'est pourquoi toute la terminologie scientifique, et surtout la terminologie médicale, a puisé largement dans le grec, qui s'est de cette manière implanté même dans les langues modernes.

Ainsi s'est constituée la forme didactique des sciences : l'étymologie et la syntaxe, la terminologie et le style. Et concevrait-on un état de choses où ceux qui enseignent seraient forcés de parler une langue que ceux qui apprennent ne posséderaient qu'imparfaitement ?

Puis, ce qui caractérise surtout les langues cultivées ou littéraires, c'est la logique, c'est la justesse des rapports et des inflexions. Où cette justesse serait-elle plus nécessaire que dans l'exposition scientifique ? Nul moyen ne vaut celui-ci pour l'éducation de l'esprit. Nul contrôle n'est plus sûr que le contrôle exercé à l'aide de la forme littéraire. Je me défie de toute vérité scientifique qui ne se laisse exprimer dans un langage correct, simple et élégant.

L'esprit humain s'égare dès qu'il veut s'affranchir du nombre et de la forme : des mathématiques et des lettres, deux oppositions apparentes, mais qui, en réalité, renferment une unité commune.

La parole est la forme de notre pensée. Elle est l'expression directe des lois de notre intelligence, comme les mathématiques sont l'expression des lois de la création. Voilà pourquoi la beauté littéraire est partout le signe de l'harmonie, de la mesure, de la noblesse et de la vérité, le cachet de la maturité, de la richesse et de la force des idées.

Il ne suffit donc pas de posséder le mécanisme de la langue ; il faut se pénétrer de l'esprit littéraire, qui n'est autre chose que le culte du beau et du vrai en fait de langage.

On objectera *l'imagination*, cette folle du logis qui répugne à la sévérité de la science !

Qu'on ne s'en effraie pourtant pas, car il est certain que les belles-lettres répugnent elles-mêmes à l'imagination folle, aux créations arbitraires de la fantaisie, aux inspirations factices. Pour qu'une œuvre littéraire soit acceptée et pour qu'elle dure, il faut qu'elle réponde ou à des idées traditionnelles, ou à des tendances intimes, mais vraies, de l'intelligence humaine.

Et, à ce point de vue qui nierait qu'il y ait de la poésie dans toutes les sciences, même dans les plus abstraites ? Qu'elle ait sa place dans la mécanique céleste aussi bien que dans la botanique ? L'inspiration se mêle à toutes les opérations de l'esprit ; elle donne le branle à nos facultés ; elle échauffe, dilate et illumine la raison et, selon le mot d'un penseur aimable, la science dont nous sommes si fiers de nos jours ne fait que développer, confirmer ou réaliser les rêves de la poésie primitive :

*Et quod nunc ratio est impetus ante fuit* (Ovide).

Non, la vérité poétique n'est pas contraire à la vérité scientifique. Elle varie, il est vrai, selon les époques, selon les croyances, selon le génie des peuples; elle varie, parce qu'elle n'est pas absolue; mais en dehors des mathématiques pures, combien de vérités scientifiques y a-t-il qui soient restées immuables ou qui peuvent prétendre l'être toujours?

Lorsque la nature, d'âge en âge, fait succéder les formes les unes aux autres, elle ne s'accuse pas d'erreurs; elle ne fait que développer et compléter une seule et même réalité. Le monde moral repose sur l'alliance substantielle du vrai, du beau et du bon, et le monde physique a pour auteur Celui qui a fixé les lois du beau et du bon; comment serait-il en opposition avec le premier!

L'illustre physicien Biot, dans sa jeunesse, avait promulgué une poétique dans laquelle il proposait de substituer à l'inspiration l'exactitude mathématique, doctrine qui pouvait conduire, comme dit son successeur à l'Académie française, le comte de Carné, à remplacer l'Hélicon par le Jardin des Plantes et l'Hippocrène par un *Aquarium*. Biot, plus tard, est bien revenu de ces idées, tout en continuant à soutenir avec Boileau que :

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.

Il était même devenu l'adversaire acharné de l'École réaliste dans les arts et les lettres.

Quoi qu'on fasse, par sa constitution physique, l'homme ne diffère pas essentiellement de l'animal. Ce qui le met à part, ce qui le fait participer d'un monde supérieur, c'est l'idéal, représenté plus particulièrement par les lettres et les arts comme règles de conduite, de goût et d'inspiration.

L'étude des sciences, quand elle n'est pas appuyée sur le culte des lettres, conduit aisément à l'absolutisme et au matérialisme: de même que ceux qui, dans la direction de l'homme en société, ne se laissent guider que par la raison, sont entraînés au despotisme. C'est une des plus belles prérogatives des arts et des lettres, d'assurer à l'homme la liberté, de maintenir les droits de l'individu et la foi dans un monde idéal. Nos anciens ont cultivé les lettres sous le beau nom

*humanités* ; ils avaient compris qu'elles tiennent avant tout compte de la nature humaine, de ce qui sépare l'homme de la nature brute et de ce qui l'élève au-dessus de la fatalité.

Je suis loin de vouloir médire de mon époque ; je reconnais ce qu'elle a de grand, et je crois entrevoir les germes d'avenir qu'elle cache dans ses souffrances ; mais en raison même des merveilleux progrès matériels réalisés à l'aide de la science, et en présence des tendances utilitaires qui en sont la suite, il me semble que nous devons tenir plus que jamais à tout ce qui nous conserve l'idéal, et à tout ce qui empêche que la noblesse et la dignité ne soient sacrifiées à l'aisance de la vie. Nous qui avons reçu la sublime mission de guider la jeunesse, nous avons à cet égard des devoirs particuliers. Ce n'est pas le scepticisme qui est la maladie principale de notre époque ; ce que nous devons combattre le plus, c'est la frivolité, c'est l'utilitarisme.

Les points de vue que je viens d'indiquer, Messieurs, s'ouvrent devant la médecine considérée comme science. Mais la médecine est aussi un art ; je dirai même qu'elle est principalement un art, et par conséquent livrée à l'inspiration et à la détermination individuelles. *Ars longa, vita brevis, judicium difficile, occasio præceps*, sont les mots que le Père de la médecine a placés en tête de ses aphorismes.

*Judicium difficile* ! Oh ! combien notre mission serait moins redoutable si la médecine était tout entière une science ! Combien d'incertitudes, combien d'angoisses nous seraient épargnées dans notre tâche de tous les jours ! La science, après avoir tout scruté et après avoir bien défini ses propres limites, se repose fièrement et froidement dans le château fort de ses formules générales, et n'a qu'une pitié souvent dédaigneuse pour ceux qui sont obligés de s'avancer vers les points que ses lumières n'éclairaient plus et de marcher sur le sol mouvant des conjectures. Et, cependant, c'est là, dans ces régions incertaines et mal éclairées, que se passe la vie du praticien. Et cependant, ajouterai-je avec Berthelot, en médecine, notre puissance va plus loin que notre connaissance.

La médecine dispose de forces dont les éléments générateurs sont inaccessibles à ses recherches et qui, par leur immense complication, se jouent de tout travail d'analyse. La nature



entière se déploie devant elle dans ce qu'elle a de plus impérieux et de plus tourmenté : le monde physique et le monde moral, les accidents individuels et les aberrations sociales, le mouvement fatal de la matière et les égarements de l'esprit, — toujours nous devons compter avec les faits, et, au lieu du bien qu'on nous demande, nous devons nous contenter le plus souvent de choisir le mal moindre, ou de combattre le mal par le mal.

Sous ce rapport, on a eu raison de comparer la médecine à la politique. Quoique sa tâche s'accomplisse dans le silence de la vie privée, elle a affaire, comme cet autre grand art, à des forces qu'elle essaie de diriger, mais qu'elle ne domine pas : *Medicus naturæ minister non magister*. Comme la politique, elle est privée du levier scientifique de l'analyse; comme elle, elle doit aborder les faits dans leur complication; faire des concessions au mal et souvent même s'en servir comme d'un remède; comme la politique enfin, elle doit procéder par des résolutions soudaines et irrévocables : *Occasio præceps*.

N'est-ce pas assez pour faire comprendre que la méthode scientifique n'est pas la méthode médicale ?

La science est abstraite et exclusive; la pratique doit être réelle et expansive. La science décompose, la pratique construit et répare. La première règle de la science est de simplifier et de généraliser les faits; le devoir de la pratique est de les comprendre dans leur ensemble et dans leur réalité. La science s'appuie sur le doute; la pratique a besoin de croire. Les formules de la science, enfin, ne désignent que certains côtés de l'objet, tandis que la pratique a besoin d'en pénétrer la nature, de considérer l'ensemble des forces qui agissent en lui et autour de lui, et de deviner les causes complexes qui président au mouvement et au développement des phénomènes; elle doit tendre, en un mot, à cette « juste appréciation des choses de la vie » qu'Hippocrate considérait comme la plus haute aspiration de l'art.

Cela n'est donné qu'à l'observation patiente et individuelle, à l'esprit d'analogie, dont la science se défie tant, à l'expérience, à l'habitude, et à un certain pouvoir créateur qui tient réellement de l'esprit poétique. Pour connaître les objets, a dit récemment un critique-philosophe, il faut les recréer en nous-mêmes,

Ce procédé est imparfait, j'en conviens ; il est en outre environné de dangers, mais il est le seul possible actuellement. J'admire les savants qui, en raison de l'imperfection de nos moyens, voudraient qu'on cessât de faire de la médecine. Autant vaudrait le conseil, appuyé sur la même raison, de ne plus faire ni de l'agriculture, ni de la politique.

C'est que, réellement, la méthode de la médecine pratique est celle des historiens, des politiques, des moralistes ; c'est le procédé des artistes et des poètes ; c'est *l'oculus medicus*, comme on dit : le coup d'œil et l'inspiration.

En modifiant une célèbre parole de Carlyle, je définirai l'intervention de la science en médecine en la comparant au verre à travers lequel nous sommes obligés de voir les objets ; nous ne pouvons le rendre trop net ; mais l'imagination est l'œil avec lequel nous regardons. Il y a des têtes à images, à idées, εἰδωλα, et il y a des têtes à formules. Les premières sont littéraires, les secondes sont scientifiques. On n'est pratique que lorsqu'on participe de l'une et de l'autre.

En étudiant l'histoire de la médecine, deux faits m'ont donné beaucoup à réfléchir : le premier, que tous les systèmes qui satisfaisaient au point de vue scientifique échouaient successivement devant les exigences de la thérapeutique ; le second, que c'était pendant le règne des méthodes scientifiques que les sectes mystiques et sceptiques prenaient le plus d'empire. C'était ainsi chez les Grecs et les Romains ; c'était ainsi, après la Renaissance, au temps des Frédéric Hoffmann et des Stahl ; c'est ainsi, j'ose le dire, de nos jours.

Ces deux faits ne sont-ils pas une démonstration en grand de la thèse que je défends en ce moment ? La méthode scientifique circoncrivait mieux l'objet de la médecine, c'est évident ; elle en éclairait vivement les faces et dissipait les erreurs qui y régnaient, mais elle n'en pénétrait pas la substance. Elle laissait dans l'obscurité la part dont s'occupe le thérapeutique, la plus importante de toutes. Et puis, par la précision et la logique rigoureuse qui sont de son essence, elle empêchait ces concessions, ces dérogations qui sont inévitables dans la pratique de tous les jours.

Enfin, pour soumettre la médecine à toute la sévérité des

méthodes scientifiques, il faudrait que nous fussions fixés sur ses principes philosophiques. Or, en remontant aussi haut, au lieu d'une base sur laquelle nous puissions nous appuyer, nous rencontrons un gouffre béant qui menace de nous engloutir : l'abîme ouvert entre le matérialisme et le spiritualisme, entre l'atomisme et le dynamisme, ces antithèses inconciliables contre lesquelles l'esprit humain s'use depuis le commencement des siècles. « Nous sommes enfermés dans un cercle de Popilius ; au delà nous ne voyons que ténèbres et ne pouvons plonger sans vertige. » De même que le monde moral, le monde physique nous rappelle constamment l'imperfection de notre nature, le besoin qu'a notre raison d'un *complément*. Et ce complément, qui ailleurs s'appelle religion, poésie, inspiration artistique, a été, en médecine, désigné par Hippocrate comme l'élément divin des maladies : le *θεῖον τι*.

Ainsi, les études littéraires sont nécessaires à la médecine, qu'on la considère comme science ou comme art ; elles lui sont nécessaires comme moyen d'expression et comme méthode. Il est encore un autre point de vue qui fait ressortir leur utilité.

C'est l'homme qui est l'objet de la médecine. Or, quelle que soit la connaissance que nous ayons de l'homme physique, elle sera très-incomplète sans la connaissance de l'homme moral. A l'exploration des organes doit se joindre l'observation des traits, des regards, des paroles et l'étude discrète de la situation de l'âme. En même temps que les ravages matériels, le médecin doit considérer dans la nature humaine ses affections, ses passions, sa grandeur et ses bassesses, sa noblesse et ses travers. « Parle, disait Socrate à Charmides, parle, afin que je te voie. » L'humanité nous parle pour se faire connaître ; elle nous parle dans les œuvres des grands génies littéraires, qui étaient indistinctement de grands moralistes.

Démocrate avait pour coutume de dire que : « Si le corps appelait l'âme en justice pour réparation des torts qu'elle lui fait, elle ne pourrait éviter d'être condamnée. » En vérité, les maladies ont leur cause aussi souvent dans les affections de l'âme que dans les injures qui atteignent le corps : dans les erreurs de l'imagination, ou dans les aberrations des désirs ; dans les désordres de l'esprit, ou dans les blessures du cœur ; dans les faiblesses et les vices individuels, comme dans les

froissements implacables de la société. Et parmi les maladies de cause matérielle, il n'en est aucune qui ne soit aggravée par l'état déréglé du moral, qui ne crée, dans les tempéraments nerveux et délicats surtout, une obnubilation de la raison et de la volonté qui va parfois jusqu'à la démence.

Malheur au médecin qui n'a point appris à lire dans le cœur humain, qui n'a pas étudié les divers effets des impressions morales avec autant de soin que ceux des remèdes et des aliments. Comment rendrait-il le calme à cet esprit agité, à cette imagination troublée; comment relèverait-il le courage de cette âme abîmée dans la mélancolie; comment ramènerait-il l'espérance dans ce cœur défaillant, s'il n'a pas appris à saisir toutes les délicatesses du sentiment et à faire fléchir ce que j'appellerai la pudeur morale?

La chimie et la botanique, la physiologie même et la pathologie, il faut en convenir, lui seraient pour cela d'un bien faible secours. Cette science ne peut lui venir que des qualités natives de son propre cœur, des bienfaits de l'éducation, de l'amour du prochain et de l'expérience. Elle ne peut se développer que par l'habitude du monde et par le commerce assidu des grands moralistes qui, sous une forme tantôt sérieuse, tantôt plaisante, nous ont initié à toutes les grandeurs comme à toutes les misères du cœur humain, aux nobles élans de l'esprit comme à ses chimères. Lorsqu'on demanda à Sydenham le plus grand médecin de tous les siècles après Hippocrate, quel ouvrage il fallait étudier pour se guider dans la pratique médicale, il recommanda avant tout le célèbre roman de Cervantes; et si l'on a lu et médité le Don Quichotte en médecin, on demeure convaincu que ce n'était pas là une simple boutade.

Je crois avoir démontré que la médecine, pour être apprise, pour se développer et pour porter ses fruits, a besoin de rester unie au tronc commun qui donne naissance à toutes les autres branches des connaissances humaines; qu'elle doit y rester unie sous peine de se stériliser et de dégénérer.

Avant la loi de 1835, il existait deux espèces de praticiens: les officiers de santé et les docteurs. La différence principale qui les séparait était que les premiers ne faisaient pas leurs humanités, tandis que les études préparatoires des seconds

étaient au niveau de celles qu'on exigeait pour le droit, pour le doctorat en philosophie et lettres et pour le doctorat en sciences. Les premiers étaient des médecins *non lettrés* ; les seconds, des médecins *lettrés*. Cette distinction, inconnue à l'antiquité, existait dans toute l'Europe depuis le seizième siècle, et elle s'est conservée encore dans quelques États.

On ne peut nier que, parmi les médecins et les chirurgiens non lettrés, il y ait eu des hommes très-capables ; mais ils formaient l'exception et ne suppléaient au défaut de l'instruction littéraire qu'à l'aide de dispositions naturelles et d'études complémentaires. Quant au niveau commun, il était déplorable.

Aussi, c'est aux applaudissements universels et par une sorte de mouvement naturel que cette classe de praticiens a été supprimée. On avait compris que, pour être à la hauteur de sa mission, il faut au médecin cette dose d'instruction générale qui met à sa disposition le fonds commun de l'intelligence traditionnelle et scolastique ; on avait fait l'expérience qu'en cette carrière, l'instruction purement professionnelle ne conduit qu'au *métier* ; et le métier, en médecine, s'appelle *empirisme* ou d'un nom plus mal sonnante encore.

Cependant, qu'est-il arrivé ensuite ?

J'ai le regret de signaler, sinon une tendance, du moins un oubli qui a déjà produit des effets dans l'organisation et dans les habitudes de notre enseignement. A peine avait-on supprimé la classe des praticiens non lettrés qu'on se laissait aller à des concessions qui, si on ne les arrête pas à temps, auront cette singulière conséquence de faire disparaître la classe des praticiens lettrés et d'arriver, en réalité, à un état de choses qu'on avait cru détruire. Obéissant aux idées utilitaires et positives de l'époque, et écoutant trop les gémissements de certains esprits paresseux ou épais, on ne veut plus qu'un *minimum* en fait d'études littéraires, et si l'on n'y prend garde, ce *minimum* deviendra bientôt imperceptible. Combien n'y a-t-il pas déjà qui ressemblent au médecin Glaucus que Plutarque met en scène dans son célèbre dialogue sur la rivalité de la médecine et de la philosophie ?

Embrassant avec amour et avec admiration la science et l'art auxquels j'ai consacré ma vie, et ayant appris, dans une carrière déjà longue, à connaître ce qu'ils exigent de leurs

adeptes, je comprends autrement notre devoir à l'égard de ceux qui aspirent à entrer dans le temple d'Epidaure. A notre époque, les sciences s'imposent d'elles-mêmes; on n'a pas besoin de plaider leur cause; mais on doit élever la voix pour convaincre ceux qui suivent les carrières pratiques, que le culte des sciences est indissolublement lié à celui des lettres, qui les complètent en leur donnant la forme et la dignité morale, en les rattachant à l'histoire et en leur assurant l'avenir.

Je termine donc, comme j'ai commencé, en glorifiant l'idée de l'Université, de l'*alma mater*, selon la tendre expression de nos anciens, de l'*alma mater* qui nourrit avec un amour égal et les lettres et les sciences. Professeurs, puissions-nous maintenir intacts de salutaires traditions, et, tout en nous conformant aux légitimes aspirations du siècle, résister à des tendances irréflechies, qui, si elles aboutissaient, créeraient des regrets amers! Etudiants, puissiez-vous toujours envisager de très-haut la tâche que vous avez à remplir pour le bien de la patrie et de la société! Puissiez-vous comprendre les avantages qui résultent de l'union des lettres et des sciences, et n'épargner aucune peine pour acquérir une instruction supérieure complète! Le temps que vous passez à l'Université est le temps des semailles dont dépendra la moisson future. *Hoc tempus idoneum est laboribus et idoneum agitandis per studia ingenii.* (Sénèque.)

